

CONTES POPULAIRES DU LIMOUSIN

VI

LA RAMÉE



Il y avait une fois un soldat qui avait servi trente ans le roi. Il s'appelait La Ramée. Lorsqu'il eut achevé son service, il s'en retourna dans son pays ; mais il n'avait, pour tout bien, qu'un pain de munition et son manteau. Sur son chemin, il rencontra un pauvre qui lui demanda l'aumône : « Que voulez-vous que je vous donne, mon pauvre homme ? je n'ai qu'un pain et mon manteau. Mais voici toujours la moitié de mon pain. »

Un peu plus loin, il trouve un autre pauvre ; celui-ci était tout couvert d'ulcères et à moitié nu. La Ramée lui donne la moitié de son manteau. Plus loin encore, il rencontra encore un autre mendiant. « Eh ! bien, tenez, mon pauvre homme, voici ce qui me reste de mon pain. »

Il continua son chemin. Alors, quand il eut beaucoup marché, il s'assit sur les bords d'un ruisseau. Un homme s'approcha et lui dit : « Que fais-tu là, La Ramée ? — Tiens, dit-il, vous me connaissez ? Je voudrais passer l'eau. — Eh ! bien ! montez sur mes épaules, je vous porterai. — Vous ne pourrez pas ? — Si bien. » La Ramée monta sur les épaules de l'inconnu qui entra dans l'eau. Tout à coup le ruisseau se partagea en deux et ils purent facilement atteindre l'autre rive sans même avoir les pieds mouillés. Mais quand La Ramée voulut se retourner pour remercier son sauveteur, celui-ci avait disparu. Il se remit alors en route.

Quant il eut fait quelques lieues, La Ramée rencontra trois hommes qui lui dirent : « Tiens, où vas-tu, La Ramée ? — Vous me connaissez, vous autres ? — Oui, et à qui crois-tu avoir fait l'aumône sur ton chemin ? — A trois pauvres, répondit le soldat ? — Non, tu as fait l'aumône au bon Dieu, à saint Pierre et à saint Jean. — Qu'est-ce que cela me fait ? — Que veux-tu pour ta récompense ? — Mais, je ne veux rien. »

Alors celui qui était le bon Dieu lui dit : « Tiens, voilà un sac et lorsque tu voudras avoir quoi que ce soit, tu n'auras qu'à dire : « Plait à Dieu que tout soit dans mon sac. » Celui qui était saint Pierre lui dit : « Tiens, voilà deux petits chiens. — Que voulez-vous que j'en fasse ? — Tout ce qu'il te plaira, ils te l'apporteront. »

Celui qui était saint Jean lui dit : « Tiens, voilà une baguette ; quand tu auras envie de quelque chose, tu n'auras qu'à dire : « Par la vertu de ma baguette, que tout ce que je désire s'accomplisse. » La Ramée remercia les trois hommes. Ils se séparèrent chacun de leur côté.

Sur sa route, La Ramée passa devant un château abandonné ; il entendit des cris qui en sortaient. Il entra dans une auberge et demanda qui poussait des cris pareils ; on lui répondit que c'était quelque esprit qui revenait dans le château ; que tous les voyageurs qui y allaient n'en revenaient pas. Alors, La Ramée leur dit qu'il désirait y passer la nuit. On essaya de l'en dissuader : « Un vieux soldat comme moi, dit-il, ne peut pas avoir peur ; j'en ai vu bien d'autres. » Il demanda un peu d'eau bénite, une étole, un aspersoir et un bougeoir qu'il alluma. Il s'en fut dans le château.

Quand minuit sonna, il entendit du bruit dans la cheminée. Un petit diable en tomba : « Tiens, lui dit La Ramée, que viens tu faire ici ? — Celui qui viendra après moi te le dira. — Eh bien ! mets-toi là ! » Tout à coup, un autre diable vint, qui lui répéta ce que le précédent avait dit. Il en tomba ainsi sept. Le dernier était le grand diable. Il les aligna tous et les passa en revue.

Puis il les interrogea :

— Pourquoi venez-vous dans ce lieu ?

— Il y'a longtemps, longtemps que nous venons, leur dit le grand diable. Ici habitait une marquise qui était malhonnête, qui, de son vivant, ne faisait pas son devoir. Comme elle revient ici, chaque nuit, nous revenons la prendre et l'emporter.

Alors le vieux soldat prit l'étole et l'aspersoir et se mit à répandre de l'eau bénite sur le groupe des diables qui se mirent à danser et à trembler. Puis, La Ramée se retourna vers le chef de la bande infernale et lui dit de s'asseoir. De ses poches il sortit des noisettes et des balles. Il se mit à casser les premières et à donner les secondes aux diables. Pendant que ces derniers s'évertuaient à casser les balles qui leur brisaient les dents, La Ramée tranquillement mangeait ses noisettes et raillait les diables du peu de solidité de leur machoire.

La Ramée reprit et dit au grand diable : — Ce n'est pas tout ça, même ça, mais vous allez me signer de votre sang ce papier comme quoi vous ne reviendrez jamais plus dans ce château, autrement je vais tous vous faire entrer dans mon sac ». Le diable signa. D'un coup d'aspersoir, La Ramée dispersa toute la bande en lâchant un pet tellement fort que toute la maison en trembla.

La Ramée sortit du château et revint à l'auberge où l'on fut étonné

de le revoir vivant. « Je vous promets, dit-il, que personne plus ne « reviendra » dans le château ». On voulut bien le faire parler davantage, mais il s'y refusa et partit avec ses chiens.

Il arriva dans une autre ville. Par les rues et les places, il se mit à crier : « Qui est vieux et veut redevenir jeune ? » On lui présenta une vieille qui avait plus de quatre-vingt dix ans, avec une dent qui remuait. Il la prit et la mit dans un four. Lorsqu'elle fut brûlée, il mit ses cendres dans un lit. Le lendemain matin, quand on voulut aller voir ce qui était advenu de la vieille, on trouva dans le lit une jeune fille de vingt ans. Alors la dame, pour le remercier, donna à La Ramée une bourse pleine d'or pour lui aider à faire sa route.

La nouvelle se répandit que dans le pays se trouvait un soldat qui rajeunissait les vieux. Il y eut du monde qui imita La Ramée ; mais le lendemain au lieu de trouver dans le lit une jeunesse, on ne voyait que les cendres qui y avaient été placées la veille.

Enfin, à force de faire du chemin, La Ramée arriva chez lui.

Comme il avait faim, il s'en fut devant la porte d'un boulanger et celle d'un rôtisseur. Il dit : « Plait à Dieu que tout soit dans mon sac. » Et toutes les miches, les tourtes, les poulets, les dindes et bien d'autres choses entrèrent dans le sac. Le boulanger et le rôtisseur se fâchèrent et s'en furent chercher la police. Les gendarmes arrivèrent. Alors La Ramée dit : « Par la vertu de ma baguette, que tout ce monde soit battu. » Et la baguette partit en tapant sur les gendarmes qui se sauvèrent sans demander leur reste.

La Ramée s'en fut ensuite chez sa sœur. La pauvre femme n'avait qu'une chèvre qui la nourrissait en partie : « Et bonjour, sœur, comment vas-tu ? — Tiens, tu es ici, frère ; je ne t'attendais pas et te croyais mort. » Alors les chiens entrèrent : « *Aussu, aussu*, cria la sœur, en voyant les bêtes. » — Oh sœur ! repartit le soldat, il ne faut pas maltraiter ces chiens. — Et tu crois que ma chèvre peut arriver à nourrir tout ce monde ? — Ne crains rien, va, tout ce que tu désireras, tu l'auras. » Et sur un signe de La Ramée les chiens partirent. Quand ils revinrent, ils apportèrent toutes espèces de bonnes choses à manger. « Oh ! s'il en est ainsi, dit alors la sœur, tu peux rester avec tes chiens. » Ils vécurent longtemps tous très heureux.

JOHANNÈS PLANTADIS.

